LES TRADUCTEURS, ARTISANS DE L'HISTOIRE ET DES IDENTITÉS CULTURELLES

Jean DELISLE
Professeur émérite à l'Université d'Ottawa, Canada
jdelisle@uOttawa.ca

Abstract: After a historical outline of translators as « conquered conquerors », the author estab lishes a vast repertoire of the functions translation fulfills in a given culture. Apart from the well-known **instrumental function** a(ny) translation assumes, and that which ensures the **import** and **export** of texts, translation is more often than not a decisive factor in the **genetics** of a national language and literature ; to these, one might add the **stylistic function**, the **political** (including **democratic**) **function**, in direct relation to the **transgressive** or **subversive function** (where the case may be). Last, but definitely not least, follow the **identitary function**, the **cultural function**, the function which catalyses **transformation** and, on a purely cultural level, the function which serves as a **barometer**, i. e. it indicates the degree of openness of one culture to others.

Keywords: translators, culture, identity, barometer.

> *Ma culture n'est pas une chose fixe et à l'extérieur de moi, mais intérieure et liée à mon voyage et à mes rencontres, mes échanges, mes rapports avec le monde.* (Jean Marc DALPE)

> *L'art de traduire, au sens plein de ce terme, doit devenir une science destinée à rendre plus supportables les frontières qui séparent les langues et les cultures pour faciliter une communication inter et transdisciplinaire respectueuse des caractères propres à chaque culture.* (André CHOURAQUI)

Le thème du présent numéro de la revue sera l'occasion de mettre sous les projecteurs le travail admirable des traducteurs, dont le rôle dans l'évolution des sociétés et des cultures est plus important qu'on ne le pense. En intitulant ma contribution « les traducteurs, artisans de l'histoire et des identités culturelles », je risque de me voir accusé de surestimer le rôle des traducteurs et la place qu'ils occupent dans l'histoire, la société et la République des lettres. D'humbles et modestes serviteurs – c'est l'image qu'ils projettent individuellement – est-ce que

BDD-A5095 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:59:49 UTC)

je n'en fais pas de puissants maîtres capables d'infléchir le cours de l'histoire et de remodeler les sociétés? La grenouille de la fable « s'enfla si bien qu'elle creva ». Disons, d'entrée de jeu, que ce ne sont pas les traducteurs eux-mêmes qui revendiquent ces nobles missions, ce sont les historiens de la traduction qui les leur attribuent. C'est donc à l'historien de la traduction que je suis qu'incombe le fardeau de la preuve.

L'histoire de la traduction recoupe l'histoire politique, linguistique, littéraire, l'histoire des religions, des sciences et des techniques, l'histoire des civilisations. Elle suit chez un peuple les méandres de l'évolution de ses goûts et de ses intérêts et révèle une ouverture ou une fermeture aux autres. On peut difficilement apprécier l'œuvre civilisatrice, culturelle et identitaire des traducteurs à partir de l'analyse de traductions isolées. L'examen doit porter sur de vastes ensembles de traductions réalisées au cours de longues périodes. Les traductions à travers les âges nous renseignent, en effet, sur la façon dont une collectivité définit, assimile ou repousse l'étranger ou tout ce qui lui apparaît inhabituel, non conforme à ses us et coutumes. « L'épreuve de l'étranger » ne va pas de soi, mais elle est un passage obligé. Le repli sur soi conduit à la stagnation et, à la limite, à l'autodestruction. La traductrice française Sylvie Durastanti, auteure d'*Éloge de la trahison*, apporte cette mise en garde :

> Un pays, une civilisation, une culture, une littérature, une langue ne concédant aucune place à l'Autre se trouvent voués à ressasser, à se répéter, à s'atrophier, à s'éteindre (Durastanti, 2002 : 132).

Une culture, définie comme tout ce qui caractérise une société ou un groupe social doit constamment s'oxygéner par un apport étranger. Outre les arts et les lettres, une culture englobe les modes de vie, les façons de vivre ensemble, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances. Une diminution du nombre de traductions favorisant le renouveau et les échanges interculturels est généralement suivie d'une période de sclérose intellectuelle et artistique (Schulte, 1990-1991 : 1-2).

Il y a lieu de rappeler également, même si cela tombe sous le sens, que les traducteurs ne sont pas les seuls « artisans de l'histoire et des identités culturelles ». Les artistes, les écrivains, les philosophes et les détenteurs du pouvoir politique participent chacun dans sa sphère d'activité à cette vaste opération de transformation des valeurs, intégrées et vécues collectivement, le mot valeur étant entendu dans un sens très large. Nous avons ici quelques éléments d'une définition de l'identité culturelle : ensemble de valeurs assimilées et partagées

BDD-A5095 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:59:49 UTC)

collectivement en société. Au nombre de ces valeurs, une collectivité pourra reconnaître la liberté d'expression et de religion, l'égalité absolue des hommes et des femmes, la démocratie, le droit à l'éducation, la laïcité ou encore la tolérance à l'égard de certains groupes minoritaires, comme les homosexuels. En 2005, les auteurs du deuxième *Rapport sur le développement humain dans le monde arabe* (*Rapport ...*, 2005) ont reconnu explicitement que la traduction constitue un moyen d'ouverture à d'autres cultures. Ces intellectuels ont bien vu dans la traduction un outil d'enrichissement et d'épanouissement culturel et l'ont intégrée à leur plan stratégique visant à instaurer une société du savoir dans les pays arabes.

Des conquérants conquis

L'évolution des peuples et des civilisations est ponctuée de scénarios récurrents. L'un de ces scénarios est le suivant : des peuples conquérants sont conquis à leur tour par la culture plus avancée des peuples qu'ils ont soumis par la force. Ça, nous le savons. Ce que nous savons moins est que ces reconquêtes culturelles sont pour une bonne part l'œuvre discrète et patiente de traducteurs. Lorsque le fracas des armes s'est tu et que les combattants ont regagné leurs quartiers, se lève une armée pacifique d'intellectuels, de lettrés, de chercheurs et de penseurs. Les traducteurs forment une division de cette armée. Petit à petit, celle-ci procède au lent remodelage des identités de manière profonde et durable. Voyons brièvement comment les choses se sont passées dans les quatre cas de figure suivants.

Mon premier exemple de conquérants conquis nous transporte dans la Haute Antiquité. Comme chacun sait, les Akkadiens ont bâti en Mésopotamie ce que l'on considère comme le premier grand empire. Leur victoire acquise, ils ont intégré le patrimoine culturel et même religieux des Sumériens, qu'ils avaient vaincus. Les rois d'Akkad ont repris certaines traditions de l'héritage des cités États de Sumer, et ont adopté leur mode d'écriture cunéiforme. Tout l'héritage sumérien, nous disent les spécialistes, fut traduit dans la langue officielle de l'empire, l'akkadien. Les archéologues ont d'ailleurs trouvé sur des tablettes d'argile des lexiques bilingues sumériens-akkadiens.

Le même phénomène s'est répété dans l'Antiquité gréco-latine. Les Romains, ces redoutables conquérants, devenus dépositaires de la florissante civilisation grecque, ont abondamment traduit – certains disent « plagié » – les grandes œuvres de la littérature et de la philosophie grecques, y compris des ouvrages scientifiques. Rome en est venue à concurrencer Athènes comme capitale intellectuelle et foyer

BDD-A5095 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:59:49 UTC)

de la connaissance. Des savants grecs s'y sont établis emportant avec eux leurs bibliothèques. Après avoir conquis les Grecs, les Romains sont littéralement conquis à leur tour par la culture grecque et profitent de l'hellénisme à tel point que l'on a pu dire : « Lorsque la nation grecque est devenue une province de Rome, la littérature latine est devenue une province de la nation grecque. » Victor Hugo écrira pour sa part : « Virgile est la lune d'Homère ». Les Romains ont été subjugués, au sens étymologique du terme, par la civilisation grecque, ses tragédiens, ses philosophes, ses hommes de science. Une fois de plus, ce relais culturel a été l'œuvre des traducteurs. La plupart des auteurs latins, Catulle, Cicéron, Plaute, Térence, Virgile, pour ne nommer que ceux-là, ont traduit les grandes œuvres de la littérature grecque.

Après la chute de l'Empire romain, c'est le tour des Arabes de porter le flambeau de la civilisation et de faire progresser les connaissances. Le centre de l'activité culturelle et scientifique se déplace alors vers le Moyen-Orient. Après avoir été conquis par les Arabes, les Perses redeviennent les maîtres intellectuels de la partie orientale de l'empire arabo-musulman. La ville de Jundishapur laissée intacte par les conquérants devient le plus grand centre intellectuel et scientifique de l'empire, à la jonction de l'influence chinoise et indienne. Par le biais de la traduction, les Perses transmettent aux Arabes leurs connaissances techniques et scientifiques dans de nombreux domaines : agriculture, alchimie, art équestre, astronomie, irrigation, maniement des armes, mathématiques et surtout médecine.

Après avoir profité de la civilisation avancée des Perses, les Arabes se tournent ensuite vers la culture grecque et se mettent en quête de manuscrits qui acquièrent une valeur inestimable. Les bibliothèques se multiplient. Mais je n'insiste pas. L'histoire éblouissante de la dynastie abbasside et de la « Maison de la sagesse » à Bagdad, où se côtoient des savants de partout et de toutes les croyances est bien connue. Bagdad devient au IX^{e} siècle la capitale mondiale de la traduction. Au cours de cette période prestigieuse, le célèbre traducteur-médecin Hunayn ibn Ishaq s'illustre en traduisant, entre autres, Hippocrate et Galien. Sont aussi traduits Aristote, Platon, Euclide, Ptolémée. Les conquérants arabes ont donc su habilement tirer profit de leurs conquêtes. Grâce aux traductions et aux élites intellectuelles des peuples conquis, les Arabes ont su créer des conditions favorables à l'épanouissement de leur culture. Ce faisant, ils ont montré qu'ils n'étaient pas des barbares. Les vrais barbares sont ceux qui s'adonnent au pillage et cherchent à s'enrichir, sans se soucier de faire fructifier leur butin intellectuel, étant incapables d'en reconnaître la valeur.

BDD-A5095 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:59:49 UTC)

J'en arrive à mon quatrième et dernier exemple. Au XV^e^ siècle, les guerres d'Italie ont révélé les splendeurs de la Renaissance aux rois de France Charles VIII et Louis XII. Séduits par le raffinement et la culture de ceux qu'ils avaient vaincus, ces rois répandirent en France le culte de l'Antiquité et la passion de l'érudition gréco-latine. Charles VIII ramène un professeur de l'Université de Turin, le latiniste Claude de Seyssel. Louis XII l'imite en enlevant aux Médicis l'érudit grec Jean Lascaris. De la collaboration entre Seyssel et Lascaris sortiront les premières traductions françaises d'historiens grecs. L'esprit de la Renaissance passait ainsi en France. On sait que cette période particulièrement féconde dans les domaines de la littérature et des arts est marquée par une très forte activité de traduction. On a d'ailleurs qualifié la Renaissance d'« âge d'or de la traduction ». C'est aussi le premier « âge d'or des dictionnaires multilingues », ce qui n'est pas un hasard. Plusieurs traducteurs de l'époque cumulent les fonctions d'imprimeur et de traducteur, l'imprimerie favorisant la diffusion des traductions.

Les fonctions de la traduction

Toutes les conquêtes militaires que je viens d'évoquer à gros traits, j'en suis bien conscient, ont été suivies de conquêtes culturelles portées par une intense activité de traduction. C'est à ces moments charnières dans l'évolution des peuples qu'apparaissent le plus clairement les grandes fonctions de la traduction. Par nature, la traduction est multifonctionnelle. Sa finalité première, a toujours été de donner accès à une œuvre étrangère. Quelle que soit la langue, il y a toujours moins de lecteurs capables de lire une œuvre dans le texte original que de lecteurs potentiels de cette œuvre. La traduction élargit les lectorats. C'est sa fonction ***instrumentale***, ***médiatrice*** bien connue. Mais l'histoire nous enseigne qu'à cette fonction s'en ajoutent de nombreuses autres. J'en ai répertorié pas moins d'une trentaine, selon la nature des textes traduits, les contextes historiques, les époques, les pays. Voyons quelques-unes de ces fonctions qui contribuent à définir les identités culturelles.

Passons rapidement sur les fonctions les plus évidentes, comme la fonction ***importatrice*** et la fonction ***exportatrice***. Les traducteurs font découvrir des œuvres étrangères et disséminent les productions nationales. Plus intéressant est leur rôle de bâtisseurs de langues. Dans l'Europe médiévale, les traducteurs ont beaucoup contribué à la genèse des langues nationales, à leur enrichissement et à leur promotion. C'est la fonction ***génétique*** de la traduction. On peut penser, bien sûr, à l'anglais et au français, mais on peut citer également l'allemand, le

BDD-A5095 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:59:49 UTC)

suédois et, plus près de nous, l'hébreu que les traducteurs ont contribué à moderniser en dotant cette langue ancienne et biblique de nouvelles ressources expressives en vue d'en faire un instrument de communication vivant et adapté aux réalités du XXI^e^ siècle.

La fonction ***littéraire*** de la traduction est sans doute la plus connue. Edmond Cary a écrit : « La traduction a, en règle générale, précédé la création littéraire autonome, elle a été la grande accoucheuse des littératures » (Cary, 1963 : 126-127). C'est vrai de bons nombres de littératures. Pensons à Chaucer qui a introduit dans la littérature anglaise la ballade, la romance, le fabliau, les récits populaires des Flandres et les fables mettant en scène des animaux. Aux écrivains des littératures naissantes, la traduction fournit des modèles. Grâce à la traduction, une littérature peut naître, renaître ou se renouveler. Dans les années 1920, Borges estimait que les Argentins pouvaient enrichir leur littérature par la traduction, en s'inspirant des moyens utilisés par d'autres langues pour représenter la réalité. Toute l'œuvre de Borges atteste que pour lui traduction et création forment un couple indissociable. Octavio Paz reconnaissait lui aussi qu'il y a « une interaction constante entre [la traduction et la création], un enrichissement incessant et réciproque » (cité dans Schulte et Biguenet, 1992 : 160. Traduction).

La traduction a aussi une fonction ***stylistique***. Les traducteurs contribuent à enrichir les moyens d'expression d'une langue en y introduisant de nouvelles structures syntaxiques, de nouveaux effets par mimétisme avec une autre langue. Roger Zuber a montré brillamment dans sa thèse, *Les « Belles Infidèles » et la formation du goût classique*, que les traducteurs du XVII^e^ en France ont été les « ouvriers du classicisme » et ont contribué, chez les écrivains et dans le public, à former le goût classique.

L'histoire fournit de nombreux exemples de la fonction ***politique*** de la traduction, de situation où les États ont utilisé la traduction à des fins politiques. La traduction peut aussi avoir une fonction ***démocratique*** en servant à rendre plus accessibles les connaissances, comme à l'époque médiévale, où les traductions en langues vulgaires visaient à saper les privilèges et les monopoles des clercs qui s'exprimaient en latin. On peut reconnaître une fonction ***transgressive*** ou ***subversive*** aux traductions lorsqu'elles servent à introduire dans un pays des œuvres interdites afin de contourner la censure et de défier des autorités civiles ou religieuses. La traduction a offert une forme de résistance à beaucoup d'écrivains muselés dans l'Italie fasciste et en ex-URSS.

L'histoire rapporte de nombreux cas où les traductions ont eu une fonction ***identitaire*** en contribuant à éveiller la conscience collective de groupes ethnolinguistiques. Ce fut le cas, au IV^e^ siècle, chez les Goths,

BDD-A5095 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:59:49 UTC)

évangélisés par Wulfila, inventeur d'un alphabet et traducteur de la Bible, et, au IX^e^ siècle, chez les Slaves, grâce à l'invention de l'alphabet glagolitique par les missionnaires-traducteurs Cyrille et Méthode. Les traducteurs participent également à l'émergence d'un sentiment national en Arménie, où Mesrop Machtots dote ses compatriotes d'un alphabet qui marque le début des lettres arméniennes. Grâce à ce traducteur, les Arméniens se donnent un riche capital intellectuel et, en tant que peuple, apportent une contribution culturelle originale à la charnière de l'Occident et de l'Orient. Ces traducteurs inventeurs d'alphabet – on pourrait aussi citer le pasteur James Evans chez les Indiens cris du Canada au XIX^e^ siècle – rendent possibles la naissance des littératures et la conservation des patrimoines culturels; ils amorcent en outre l'alphabétisation et la démocratisation de l'instruction. Partout, ils ouvrent les portes du progrès culturel, social et spirituel.

De manière plus générale, la traduction contribue à l'enrichissement d'une culture au moyen d'apports étrangers divers. C'est sa fonction ***culturelle.*** L'ignorance, on le sait tous, est le pire ennemi d'une culture, la pire entrave à l'évolution d'une société. À l'inverse, l'ignorance est parfois le meilleur allié d'hommes politiques de peu d'envergure guidés par leurs seuls intérêts personnels. Le Québec a connu un premier ministre qui entretenait la conviction qu'un peuple ignorant se gouverne plus facilement. Avec la connivence de l'Église, il a cherché à maintenir les citoyens dans un état de dépendance et de soumission. Faut-il s'étonner que les années de son régime, qualifiées de « grande noirceur », aient été marquées par un conservatisme étouffant et stérilisant, par la stagnation intellectuelle et l'obscurantisme? Faut-il s'étonner que la traduction ait été quasi inexistante durant cette période? L'absence de traduction fige un patrimoine culturel et freine le progrès. La Révolution tranquille des années 1960 a ouvert la société québécoise au savoir venu d'ailleurs.

La fonction culturelle de la traduction se double d'une fonction ***transformatrice***. On peut tracer un parallèle entre la culture et l'agriculture qui ont en commun la transformation : l'agriculture transforme le milieu naturel et produit des végétaux qui nourrissent le corps ; la culture, par ses productions littéraires, artistiques, cinématographiques, transforme les individus en nourrissant leur esprit et leur âme. La culture donne accès à la connaissance d'une infinité d'émotions, de modes d'être, de façons de percevoir le monde ; elle a aussi la capacité de transformer le milieu social. On mesure dès lors toute l'importance du rôle que joue la traduction dans le développement et le renouvellement d'une culture.

BDD-A5095 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:59:49 UTC)

Cela dit, on ne traduit pas des langues ni des cultures, on traduit des textes et des œuvres qui fécondent ces langues et ces cultures. Le professeur et traducteur Charles Le Blanc a raison de penser que

> le texte traduit [doit] jouer un rôle dans le développement des idées et le progrès de la culture. […] La traduction ne fait pas seulement transmettre une œuvre, elle assure par celle-ci et à travers celle-ci le développement d'une culture nouvelle (Le Blanc, 2008 : 12).

Bien sûr, toute traduction n'a pas une portée culturelle. Une des tâches de l'historien de la traduction consiste précisément à déceler parmi toutes les traductions celles qui sont les véritables adjuvants d'une culture donnée.

Les traductions sont un mode de communication séculaire entre les cultures et les peuples. La plupart des nations dans le monde ont constitué leur culture sur la base des traductions[1]. Tenter de définir l'identité culturelle d'un peuple en retraçant l'histoire des traductions, c'est mettre au jour les racines profondes de la vie sociale, culturelle, intellectuelle et spirituelle de ce peuple. Le traducteur est la courroie de transmission entre deux univers culturels, mais il est aussi le lieu de tous leurs conflits. À ce propos, le regretté André Chouraqui (1907-2007), appelait le traducteur moderne « à faire un effort sans précédent pour mettre fin à la guerre des cultures, des théologies et des idéologies » (Chouraqui, 1990 : 467). Car il ne faut pas être naïfs : la rencontre des cultures est parfois conflictuelle. Le choc des valeurs peut déclencher l'animosité de certains groupes radicaux.

Mais cette rencontre peut aussi être atténuée par les courtiers linguistiques que sont les traducteurs et les interprètes. En voici un exemple typique. Au Canada, à partir du XVII^{e} siècle, les interprètes ont joué un rôle prépondérant dans la rencontre des cultures européenne et amérindienne. Un gouverneur de l'époque écrivait en 1682 : « Une des personnes qui est le plus nécessaire au service du roi en ce pays est un interprète » (cité dans Dubé, 1993 : 62). Par leur compréhension profonde de la mentalité et du mode de vie des Amérindiens, les interprètes se sont révélés des conseillers tout désignés pour les affaires autochtones. Ils participaient aux négociations officielles et leurs noms figurent sur les traités et les textes de loi. Plus que des témoins privilégiés de l'histoire qui se fait, ils en étaient des acteurs de premier

[1] L'ouvrage *Les traducteurs dans l'histoire* (2007), disponible en six langues (anglais, arabe, espagnol, français, portugais et roumain), renferme de nombreux exemples de cette fonction-clé de la traduction.

BDD-A5095 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:59:49 UTC)

plan. Leur attitude contraste singulièrement avec celle des conquérants espagnols qui se sont comportés en barbares à l'égard des peuples indigènes d'Amérique du Sud.

Vivant au sein des nations autochtones, les interprètes de la Nouvelle-France ont formé un groupe tampon et ont contribué à atténuer le choc des cultures. Ils avaient compris qu'apprendre une langue, c'est d'abord et avant tout apprendre le langage d'une société, ce qui fait son identité, ce par quoi elle se définit. Les interprètes qui avaient acquis le plus d'ascendant sur les autochtones n'étaient pas nécessairement ceux qui parlaient le mieux les langues amérindiennes, mais ceux qui comprenaient intimement l'âme indienne, ceux qui savaient établir une véritable communion d'esprit avec les indigènes. Un de ces interprètes y était si bien parvenu qu'il mérita le surnom d'« homme double », un autre celui d'« homme deux fois ». C'est dire à quel point ces interprètes, qui avaient dédoublé leur personnalité, pour ainsi dire, avaient su s'accorder à la mentalité des autochtones, à leur mode de vie. Les interprètes et les traducteurs sont au fond des ethnologues.

On attend plus ou moins la même chose d'un immigrant. Celui qui veut s'intégrer à un nouveau groupe social doit adopter une attitude de grande réceptivité comparable à celle d'un traducteur par rapport à l'auteur qu'il traduit et avec qui il établit une communauté d'âme. L'immigrant doit aussi évaluer s'il peut vivre en harmonie au sein de la société d'accueil, sans avoir à renier ses valeurs. S'intégrer n'est pas un appel au déni de soi. Le processus exige de part et d'autre ce que nous appelons au Québec des « accommodements raisonnables ».

Une foule de choses compose l'identité d'une collectivité : un drapeau, un club sportif, une langue, une littérature, des traditions politiques, historiques, folkloriques, culinaires, un mode de vie. On peut même superposer plusieurs identités, comme l'ont fait les interprètes dont il vient d'être question. Je peux très bien être à la fois Québécois et Canadiens, Québécois et musulman, Québécois et Haïtien d'origine. Il est toujours dangereux de se définir par une seule identité, de limiter délibérément le nombre de ses attachements. Reconnaître la pluralité de ses identités et de ses appartenances est un gage de tolérance et de cohésion sociale et un puissant antidote aux enfermements fondamentalistes. Dans ce sport d'équipe qu'est la vie en société, il y a des joueurs qui refusent de participer : ce sont les intégristes qui n'acceptent pas d'intégrer le pluralisme à leurs valeurs.

Je souscris pleinement au point de vue exprimé par Amin Maalouf dans *Les identités meurtrières* lorsqu'il affirme que, de tous les éléments majeurs de l'identité, le principal est la langue. Elle est, écrit-

BDD-A5095 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:59:49 UTC)

il, « le pivot de l'identité culturelle » (Maalouf, 1998 : 172). Les Québécois et les Canadiens vivent cette réalité au quotidien. La langue française constitue l'élément fondamental de l'identité québécoise, alors que le bilinguisme institutionnel caractérise l'identité canadienne. Ces deux identités ne sont pas incompatibles. L'activité de traduction a explosé au pays à la suite de l'adoption de lois à caractère linguistique à partir de la fin des années 1960, période où le pays redéfinissait son identité nationale. Depuis lors, on ne compte plus les déclarations des hommes politiques qui affirment que la traduction est le ciment de l'unité nationale, qu'elle est un service d'intérêt national. « Pas de traduction, pas de Canada », scandaient les traducteurs en grève du gouvernement fédéral en 1980. La traduction définit l'identité canadienne. Le poète et traducteur Douglas G. Jones a écrit : « Nous traduisons pour exister, pour que notre identité particulière soit reconnue et renforcée dans notre regard mutuel » (Jones, 1977 : 85).

J'ai réservé pour la fin la fonction ***baromètre*** de la traduction qui se révèle particulièrement utile en histoire de la traduction. Le nombre et la qualité des traductions circulant dans un pays sont un indice du niveau intellectuel et culturel de ce pays. « Tant vaut une société, tant valent les traductions qu'elle accepte et qu'elle aime », a bien vu Edmond Cary (1956 : 99). Il y a aussi très certainement une corrélation directe entre le nombre de livres et de traductions publiés dans un pays et son taux d'alphabétisation. La fonction baromètre de la traduction permet de connaître les tendances éditoriales d'un pays ou d'un groupe de pays, son taux d'intraduction et d'extraduction. Par « intraduction », on entend le nombre d'ouvrages étrangers importés, traduits et publiés dans un pays par rapport à la production nationale; ce néologisme s'oppose à « extraduction », terme par lequel on désigne les livres exportés et traduits dans une ou plusieurs langues étrangères.

La fonction baromètre est indicatrice d'une ouverture aux cultures étrangères ou, au contraire, d'un repli sur soi, d'une autarcie culturelle. Le taux d'intraduction est très bas aux États-Unis si l'on compare ce pays avec l'Italie, la Grèce ou l'Islande. En revanche, « la langue de l'Europe c'est la traduction », clame Umberto Eco (1994 : 206). Le regretté Henri Meschonnic (1932-2009) était du même avis : « L'Europe est née de la traduction et dans la traduction. […]. En Occident, les grands textes fondateurs sont des traductions » (Meschonnic, 1996 : 111). Les plus récentes statistiques de l'*Index translationum* le confirment : 18 des 25 pays où il se publie le plus grand nombre de traductions sont européens, les trois premiers étant l'Allemagne, l'Espagne et la France. Les États-Unis (305 millions

BDD-A5095 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:59:49 UTC)

d'habitants) occupent le quatorzième rang, entre la Finlande (5 millions d'habitants) et la Norvège (5 millions d'habitants).

Conclusion

Le moment est venu pour moi de conclure et pour le lecteur de juger si j'ai réussi à faire la démonstration que le traducteur est un artisan de l'histoire et des identités culturelles. Mon but n'était pas de farder la figure du traducteur. J'ai tâché, au contraire, de le montrer à l'œuvre dans quelques-uns des domaines où il s'illustre tout particulièrement. Je suis bien conscient de n'avoir qu'effleuré le sujet. Il y aurait encore beaucoup à dire, notamment, sur les nombreuses autres fonctions historiques de la traduction. Je n'ai presque rien dit non plus des rapports étroits que la traduction entretient avec la propagation des religions.

Pour plusieurs pays, pensons à l'Allemagne, à l'Angleterre, à la Suisse, les multiples traductions de la Bible ont laissé une empreinte durable non seulement sur la langue, mais aussi sur les mentalités et les habitudes de vie. On ne peut nier que ces traductions ont contribué à façonner les identités culturelles de ces pays. Peut-on imaginer la culture et la littérature anglaises sans ses innombrables références à la Bible? Peut-on imaginer la civilisation arabo-musulmane sans l'existence du Coran? On dénombre des milliers de traductions du Coran pourtant réputé intraduisible, dont plus de 170 en français seulement. Il existe même des versions en breton, en esperanto et en volapuk. Environ 15 % seulement des musulmans sont arabophones. Ce serait donc une erreur de penser que la majorité des musulmans peut se passer d'une version traduite du Coran. Peu de traductions ont eu autant d'effets sur le modelage des identités que la Bible et le Coran.

Les conquérants des temps anciens se laissaient conquérir par la culture des peuples conquis ayant atteint un plus haut degré de raffinement intellectuel. Les conquérants modernes sont, à mes yeux, les puissants empires économiques qui, tirant profit des nouvelles technologies de l'information et de la communication, cherchent à imposer leurs valeurs culturelles à l'ensemble des pays de la planète, au détriment de la diversité culturelle. Or, protéger la culture est tout aussi important que sauvegarder la biodiversité. C'est en préservant le pluralisme culturel que l'on parviendra à humaniser la mondialisation, car la diversité est une « source d'échange, d'innovation et de créativité », tout comme la diversité des sources d'information fait la force d'une démocratie.

BDD-A5095 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:59:49 UTC)

Avec ses quelque huit millions d'habitants, le Québec cherche à se développer en français à l'ombre du géant américain. On ne s'étonne pas qu'il ait lutté férocement en 2001 pour faire adopter la *Déclaration universelle de l'UNESCO sur la diversité culturelle*. Cette convention internationale reconnaissait, pour la première fois, que la diversité culturelle fait partie de l'« héritage commun de l'humanité » et qu'elle est « inséparable du respect de la dignité humaine ». Son article 7 rappelle que « chaque création puise aux racines des traditions culturelles, mais s'épanouit au contact des autres ». C'est reconnaître à la traduction un rôle de catalyseur de la créativité. Les signataires de la *Déclaration*, à laquelle les États-Unis sont farouchement opposés, comptent aussi sur la traduction pour « soutenir l'expression, la création et la diffusion dans le plus grand nombre possible de langues ». C'est faire appel aux fonctions ***médiatrice***, ***culturelle*** et ***disséminatrice*** de la traduction.

En somme, c'est maintenant aux peuples conquis culturellement d'opposer une résistance à l'envahisseur et à toute forme d'oppression des cultures. L'artiste peintre autochtone Daphne Odjig a exprimé en ses termes l'aspiration profonde de son peuple :

> Nous sommes un peuple vivant et une culture vivante. Je suis convaincue que notre destin est de progresser, d'expérimenter et de développer de nouveaux modes d'expression, comme le font tous les peuples. Je n'ai pas l'intention de rester figée dans le passé. Je ne suis pas une pièce de musée. (Odjig, 2010).

Ce cri du cœur de l'artiste canadienne, bien des peuples sur la planète pourraient le reprendre à leur compte.

La traduction, il faut le reconnaître, sert aussi les intérêts des impérialismes culturels qui tendent à uniformiser les cultures. Mais je tiens à ajouter ma voix à celle de tous ceux qui refusent que la culture d'inspiration hollywoodienne écrase les cultures locales et s'y substitue, car alors bien des identités culturelles risquent d'être « meurtries ».

Bibliographie :

BRUNI, Leonardo (2008) : *De interpretatione recta / De la traduction parfaite*, traduction, introduction et notes de Charles Le Blanc, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 132 p.

CARY, Edmond (1956) : *La traduction dans le monde moderne*, Genève, Georg, 196 p.

BDD-A5095 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:59:49 UTC)

CARY, Edmond (1962-1963) : « Pour une théorie de la traduction », *Journal des traducteurs (*1962) vol. 7, n° 4, p. 118-125; (1963) vol. 8, n° 1, p. 3-11.
CHOURAQUI, André (1990) : *L'amour fort comme la mort*, Paris, Robert Laffont, 516 p.
DALPÉ, Jean Marc (1999) : *Il n'y a que l'amour*, Sudbury (Ontario), Prise de parole, 278 p.
DELISLE, Jean (1977) : « Les pionniers de l'interprétation au Canada », *Meta*, vol. 22, n° 1, p. 5-14.
DELISLE, Jean et Judith WOODSWORTH (dir.) [2007] : *Les traducteurs dans l'histoire* (c1995), 2e éd., Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, publiés sous les auspices de la Fédération internationale des traducteurs et de l'UNESCO, coll. « Regards sur la traduction », xxiii-393 p.
Dixièmes Assises de la traduction littéraire (Arles, 1993) [1994] : Arles, Actes Sud, 222 p.
DUBÉ, Pauline (1993) : *La Nouvelle-France sous Joseph-Antoine Le Febvre de La Barre, 1682-1695. Lettres, mémoires, instructions et ordonnances*, textes établis et présentés par P. Dubé, Sillery, Québec, Septentrion, 309 p.
DURASTANTI, Sylvie (2002) : *Éloge de la trahison. Notes du traducteur*, Paris, Le passage, 135 p.
GALAL, Shawki (1999) : « *La traduction dans le monde arabe : réalités et défis* », Le Caire, Conseil supérieur de la culture.
JONES, Douglas G. (1977) : « Raison d'être de la traduction », *Ellipse*, n° 21, trad. par Joseph Bonefant, p. 58-91.
MAALOUF, Amin (1998) : *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset, 211 p.
MESCHONNIC, Henri (1996) : « Traduire, c'est mettre en scène comme Antoine Vitez dans la *Mouette* de Tchékov », dans Antoine Vitez, *Le Devoir de traduire*, publ. sous la dir. de J.-M. Déprats, Montpellier, Climats & Maison Antoine Vitez, p. 58-94.
ODJIG, Daphne (2010) : « Les dessins et peintures de Daphne Odjig. Une exposition rétrospective (23 octobre 2009 – 3 janvier 2010) », Musée des Beaux-Arts du Canada.
http://www.beaux-arts.ca/odjig/fr/index.htm
Rapport du développement humain dans le monde arabe 2002. Créer des opportunités pour les générations futures (2005), publié sous l'égide du Bureau régional des pays arabes / PNUD, Fonds arabe pour le développement économique et social, 184 p.
http://www.arab-hdr.org/publications/other/ahdr/ahdr2002f.pdf
SCHULTE, Rainer (1990-1991): « Translation and the Publishing World », *Translation Review*, nos 34-35, p. 1-2.
SCHULTE, Rainer et John BIGUENET (dir.) [1992] : *Theories of Translation. An Anthology of Essays from Dryden to Derrida*, Chicago / Londres, The University of Chicago Press, 254 p.

BDD-A5095 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:59:49 UTC)

UNESCO (2002) : *Déclaration universelle de l'UNESCO sur la diversité culturelle*, adoptée par la 31e session de la Conférence générale de l'UNESCO, Paris, 2 novembre 2001, 9 p. http://unesdoc.unesco.org/images/0012/001271/127160m.pdf

UNESCO (2009) : *Index translationum*, Bibliographie mondiale de la traduction, Paris.
http://databases.unesco.org/xtrans/stat/xTransStat.a?VL1=C&top=50&lg=0

ZUBER, Roger (1968) : *Les « Belles Infidèles » et la formation du goût classique*, Paris, Armand Colin, 1968, 501 p.

BDD-A5095 © 2010 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:59:49 UTC)